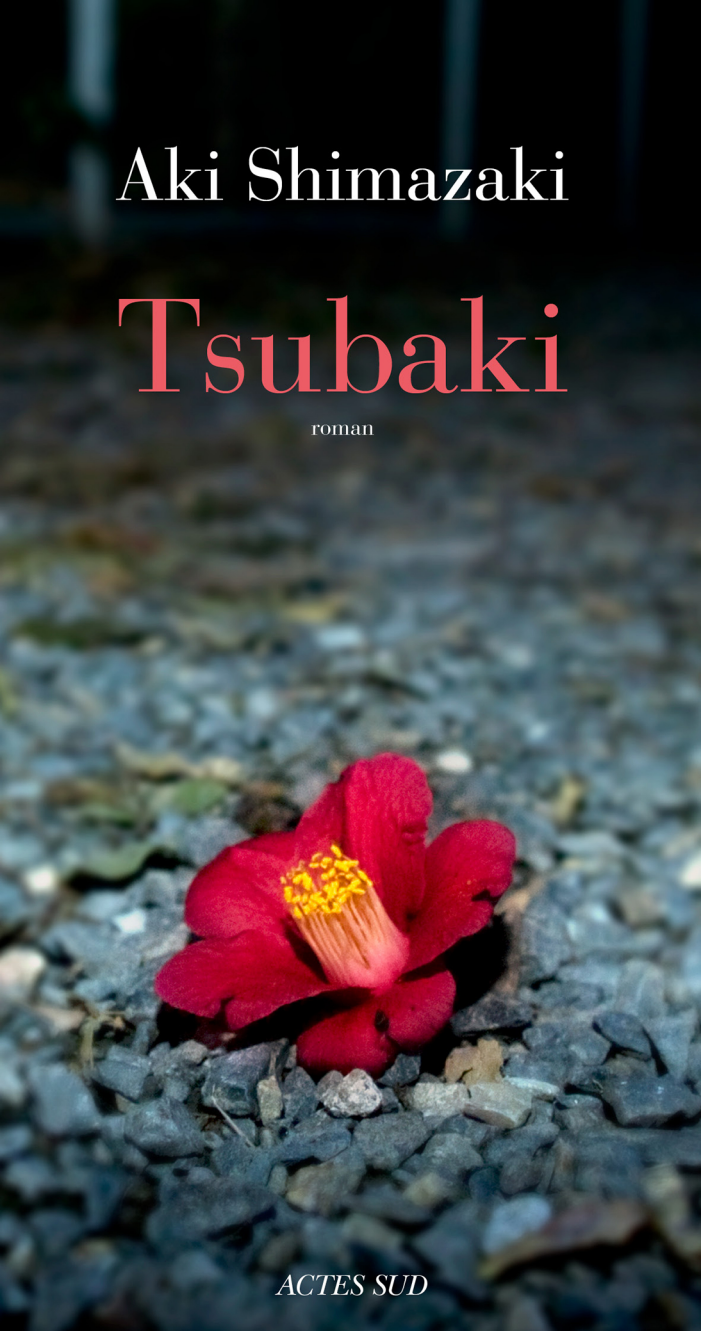
Aki Shimazaki

Tsubaki

roman



ACTES SUD

TSUBAKI

À la mort de sa mère, survivante de la bombe atomique de Nagasaki, Namiko se voit remettre deux enveloppes. La première est adressée à un oncle maternel dont elle ignorait l'existence et qu'elle est chargée de retrouver. La seconde contient une lettre en forme de confession à sa fille, sans laquelle elle n'aurait pu partir en paix. Elle y raconte son quotidien pendant la guerre, son premier amour, et révèle le secret qui l'a poussée à commettre l'indicible.

Née au Japon, Aki Shimazaki vit à Montréal depuis 1991. Tsubaki *fait partie de son premier cycle romanesque,* Le Poids des secrets. *Toute son œuvre est disponible chez Actes Sud, notamment ses deux autres pentalogies,* Au cœur du Yamato *et* L'Ombre du chardon.

Photographie de couverture : © Mixa / Getty Images, 2009

TSUBAKI

DU MÊME AUTEUR

Le Poids des secrets

TSUBAKI, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 712.
HAMAGURI (prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec), Actes Sud, 2000 ; Babel n° 783.
TSUBAME, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 848.
WASURENAGUSA (prix Canada-Japon), Actes Sud, 2003 ; Babel n° 925.
HOTARU (prix littéraire du Gouverneur général du Canada), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 971.

Au cœur du Yamato

MITSUBA (prix de l'Algue d'or), Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1123.
ZAKURO, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1143.
TONBO, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1286.
TSUKUSHI, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1380.
YAMABUKI (prix Asie de l'ADELF), Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1470.

L'Ombre du chardon

AZAMI, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1551.
HÔZUKI, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1623.
SUISEN, Actes Sud, 2017.
FUKI-NO-TÔ, Actes Sud, 2018.
MAÏMAÏ, Actes Sud, 2019.

© Actes Sud, 1999, 2020
ISBN 978-2-330-13986-5
Initialement paru chez Leméac Éditeur (Montréal) en 1999

AKI SHIMAZAKI

TSUBAKI

Le poids des secrets

roman

ACTES SUD

Il pleut depuis la mort de ma mère. Je suis assise près de la fenêtre qui donne sur la rue. J'attends l'avocat de ma mère dans son bureau où travaille une seule secrétaire. Je suis ici pour signer tous les documents relatifs à l'héritage : l'argent, la maison et le magasin de fleurs dont elle s'occupait depuis le décès de mon père. Il est mort d'un cancer de l'estomac voilà sept ans. Je suis la seule enfant de la famille et la seule héritière déclarée.

Ma mère tenait à la maison. C'est une vieille maison entourée d'une haie d'arbustes. Derrière, un jardin avec un petit bassin rond et un potager. Au coin, quelques arbres. Parmi eux, mes parents avaient planté des camélias peu après l'achat de la maison. C'était ma mère qui aimait les camélias.

Le rouge des camélias est aussi vif que le vert des feuilles. Les fleurs tombent à la fin de la saison, une à une, sans perdre leur forme : corolle, étamines et pistil restent toujours ensemble. Ma mère ramassait les fleurs par terre, encore fraîches, et les jetait dans le bassin. Les fleurs rouges au

cœur jaune flottaient sur l'eau pendant quelques jours.

Un matin, elle dit à mon fils : « J'aimerais mourir comme *tsubaki**. *Tsubaki*, c'est le nom du camélia en japonais. »

Maintenant, comme elle le voulait, ses cendres sont répandues sur la terre autour des camélias alors que sa pierre tombale est à côté de celle de mon père au cimetière.

Bien qu'elle ne fût que dans la soixantaine, elle disait avoir vécu assez longtemps dans ce monde. Elle avait une grave maladie pulmonaire. C'était une survivante de la bombe atomique tombée sur la ville de Nagasaki trois jours après Hiroshima. Cette deuxième bombe fit quatre-vingt mille victimes en un instant et amena la capitulation du Japon. Son propre père, mon grand-père, y fut aussi tué.

Né au Japon, mon père partit après la guerre pour venir dans ce pays où son oncle lui avait offert du travail dans sa petite compagnie. C'était un atelier de vêtements de coton inspirés de la forme du kimono, droit et simple. Avant de partir, mon père voulait se marier. Un couple de sa famille organisa *miaï* avec ma mère : il s'agit d'une rencontre arrangée en vue d'un mariage. Ma mère était enfant unique, sa mère était morte

* Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

aussi d'une leucémie cinq ans après la bombe atomique. Restée seule, ma mère décida d'accepter le mariage avec mon père.

Elle travailla sans relâche avec lui pour développer la compagnie : ensuite, à leur retraite, elle consacra beaucoup de temps au magasin de fleurs qu'ils ouvrirent ensemble. Elle assista mon père jusqu'au dernier moment. Lors des funérailles, on me dit qu'il avait dû être heureux avec une femme aussi dévouée que l'avait été ma mère.

C'est seulement après la mort de mon père qu'elle mena une vie plus tranquille et effacée en compagnie d'une femme de ménage étrangère, madame S. Cette dame ne comprenait ni le japonais ni la langue officielle du pays. Elle avait seulement besoin d'argent et d'une chambre alors que ma mère avait besoin de quelqu'un qui puisse prendre soin d'elle à la maison. Ma mère n'aimait pas l'idée d'habiter chez moi ni d'aller dans une maison de convalescence, encore moins dans une clinique. Si nécessaire, elle faisait appeler son médecin par madame S., qui arrivait tout juste à lui dire au téléphone : « Venez chez madame K. »

Ma mère, d'ailleurs, avait confiance en madame S. « Ça me suffit », répondit-elle à mon fils lorsqu'il lui demanda comment elles communiquaient entre elles. « Je me sens bien sans paroles. Madame S. est une personne discrète. Elle m'aide et ne me dérange pas du tout. Elle n'a pas d'instruction. Ça m'est égal. Ce qui compte pour moi, c'est son savoir-vivre. »

Quant à la guerre et à la bombe atomique tombée sur Nagasaki, ma mère refusait d'en parler. De plus, elle me défendait de dire à l'extérieur qu'elle était une survivante de la bombe. Malgré toute ma curiosité depuis mon enfance, j'étais obligée de la laisser tranquille. Je croyais qu'elle souffrait toujours de la perte de son père, emporté par le carnage.

Pourtant, c'est mon fils qui, dans sa jeune adolescence, se mit à lui poser les mêmes questions qui me préoccupaient toujours. Lorsqu'il se faisait trop insistant, ma mère lui criait de retourner chez lui.

Pendant ses trois dernières semaines, elle nous disait avoir de la difficulté à dormir. Elle demanda des somnifères à son médecin. C'est pendant cette période qu'elle devint tout à coup bavarde à propos de la guerre. Mon fils et moi lui rendions visite presque chaque soir. Même la veille de sa mort, ma mère en parlait encore avec lui.

Elle était assise au salon dans un fauteuil, en face de la cuisine où je lisais un livre. Je pouvais les voir et les entendre tous deux.

Mon fils lui demanda :

— Grand-mère, pourquoi les Américains ont-ils envoyé deux bombes atomiques sur le Japon ?

— Parce qu'ils n'en avaient que deux à ce moment-là, dit-elle franchement.

Je regardai ma mère. Il me semblait qu'elle blaguait, mais son visage était sérieux. Étonné, mon fils dit :

— Vous voulez dire que s'ils en avaient eu trois, ils auraient largué la troisième sur une autre ville du Japon ?

— Oui, je crois que cela aurait été possible.

Mon fils fit une pause et dit :

— Mais les Américains avaient déjà détruit la plupart des villes avant de lâcher les bombes atomiques, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est pendant les mois de mars, avril et mai que presque cent villes avaient été mises en ruine par des B-29.

— Donc, pour eux il était évident que le Japon n'était pas en mesure de continuer le combat.

— Oui. D'ailleurs, les dirigeants américains savaient qu'en juin le Japon tentait, par l'entremise de la Russie, d'engager des négociations de paix avec les Américains. Le Japon craignait aussi d'être envahi par les Russes.

— Alors, pourquoi ont-ils quand même lâché ces deux bombes, grand-mère ? Les victimes étaient pour la plupart des civils innocents. Plus de deux cent mille personnes ont été tuées en quelques semaines ! Quelle est la différence avec l'Holocauste des nazis ? C'est un crime !

— C'est la guerre. On ne pense qu'à gagner, dit-elle.

— Mais ils avaient déjà gagné la guerre ! Pourquoi les bombes atomiques étaient-elles

nécessaires ? Mon arrière-grand-père a été tué par une bombe qui, je crois, était totalement inutile.

— Elles n'étaient pas inutiles pour eux. Il y a toujours des raisons ou des avantages à une action.

— Alors dis-moi, grand-mère, quels avantages ont-ils eus en lançant ces deux bombes atomiques ?

— Menacer un plus grand ennemi. La Russie.

— Menacer la Russie ? Alors pourquoi une seule bombe atomique ne suffisait-elle pas ?

— Bonne question, mon petit-fils ! Je crois que les dirigeants américains voulaient montrer aux Russes qu'ils avaient plus d'une bombe atomique. Peut-être voulaient-ils aussi connaître l'effet de chaque bombe, surtout la deuxième, car les deux bombes n'étaient pas identiques : celle qui est tombée sur Hiroshima avait été fabriquée avec de l'uranium et celle sur Nagasaki, avec du plutonium. Ils ont dépensé en secret énormément d'argent pour ces bombes. Les Américains ordinaires n'en connaissaient pas l'existence. Même Truman, le vice-président du pays, n'en avait pas été informé. Il se peut qu'on ait été dans l'obligation de les utiliser avant la fin de la guerre.

Mon fils n'était pas satisfait de cette réponse. Il continua à la questionner :

— Si les bombes atomiques servaient à menacer la Russie ou bien à expérimenter ces nouvelles armes, pourquoi l'ont-ils fait sur le Japon, où il n'y avait rien à détruire ? Pourquoi pas sur l'Allemagne ?